

TEMPERATURE

Table with weather forecast for March 13, 1902, including temperature in Fahrenheit and Celsius for various times of day.

Encore un Désastre DES ANGLAIS.

Il y a quelques jours, à la suite d'un désastre infligé aux Anglais par les Boers, nous disions: "Il ne se passe pas un mois, presque pas de semaine, que nous ayons à enregistrer une mésaventure de ce genre. Il faut nous attendre avant longtemps à quelque défaite de même nature."

La prédiction s'est réalisée plus tôt encore que nous ne le prévisions, et elle est cette fois plus grave que jamais. On nous apprend officiellement par le canal même du gouvernement de la Grande Bretagne que les Boers ont, en plus de 100 hommes tués et blessés, pris plus de 200 hommes commandés par un major et, — ce qui y a de plus grave encore — que le général Methuen, un des héros de cette guerre, et le bras droit du général en chef Kitchener, a été fait prisonnier.

Il est difficile de s'imaginer l'effet produit sur le Parlement anglais (Chambre des Lords et Chambre des Communes) par cette nouvelle. La consternation a été générale à Londres et toutes valent au sifflement balaie à la Bourse.

Ce qu'il y a de plus étrange en cette affaire, c'est que le commandant des troupes anglaises qui s'était rendu avec les hommes qu'il dirigeait a été relâché avec eux, ce qui tendrait à prouver que la prise de tant d'hommes était pour les Boers une charge qu'ils ne pouvaient supporter et qu'ils se sont vus obligés de leur rendre la liberté. Ce seul détail donne une idée bien haute de la valeur des vainqueurs, et une bien pauvre idée du courage des vaincus.

Le mot échappé, il y a longtemps déjà, des lèvres du vieux Kruger: "Les Boers étonneront le monde par leur résistance" se trouve ainsi pleinement justifié.

On peut prétendre — on l'a déjà dit — que le succès des Boers s'expliquent aisément par ce qu'ils sont aidés, soutenus par les habitants du pays. Le fait est très probable; mais il est le commencement de l'Angleterre qui veut asservir un pays qui ne peut supporter le joug de l'étranger et entend rester à tout prix, libre et maître chez lui.

Les conquêtes de la guerre ne sont plus de notre temps. Les Anglais ont tort de l'oublier; il peut leur en coûter cher.

Les Boers se sont conquis l'estime, l'admiration de toute l'humanité. Personne n'a encore rien fait pour eux, mais l'orage commença à grandir soudainement derrière la vue. Il y a un terme à tout, même à la patience des gouvernements actuels qui ne brillent pas par la générosité de leurs actes.

Il ne faut qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et il n'est pas impossible qu'un mouvement d'impatience ne soit le signal d'une réprobation éclatante qui s'est déjà emparé de tous les esprits.

Un détail important à relever parce qu'il est une des caractéristiques de la situation: c'est la

première fois que, à propos de cette guerre, nous trouvons dans les journaux anglais une allusion faite à la lutte qui, il y a une centaine d'années, a abouti à l'affranchissement des colonies anglaises d'Amérique.

Pour que la Presse de Londres se permette une pareille comparaison, il faut que le coup porté ait été terrible et que la situation paraisse bien sombre.

LE COMPROMIS.

M. le Rédacteur, C'est avec grand plaisir que j'ai lu, hier, dans votre estimable journal un article excellent où vous traitez une question qui intéresse vivement toute notre communauté et spécialement nos contribuables.

Il s'agit de l'achat par la ville d'un privilège accordé jadis à une compagnie qui devait installer ici un grand système d'égouts, ainsi que du matériel nécessaire pour mettre le projet à exécution. Je ne puis ni ne veux entrer ici dans tous les détails de cette affaire; cela me mènerait trop loin. Mais je suis obligé de dire que la Compagnie n'a pu, soit faute d'argent, soit par incapacité, tenir ses promesses. Les travaux sont en suspens depuis fort longtemps; le drainage n'est guères plus avancé que le premier jour et les contribuables sont fatigués de payer des surtaxes en pure perte, sans rien recevoir en retour, sans compter que la situation actuelle se prolonge, la ville est exposée à tomber dans le ridicule qu'elle frise déjà.

Dans une pareille situation la Commission des eaux et des égouts, qui a charge de l'affaire, s'est émue; elle a résolu d'en finir le plus tôt possible. Elle a fait des propositions avantageuses à la compagnie qui détient le privilège et, non sans peine, elle a réussi à la faire accepter, elle peut éviter ainsi une longue série de procès qui peuvent retarder indéfiniment des travaux dont l'urgence est reconnue par toute notre population. Elle a, à sa tête le maire qui, tout en étant parfaitement innocent des fautes commises par les anciennes administrations, a plus que qui ce soit, à cœur de les réparer. Nous savons tous ce dont il est capable. Il a le coup d'œil juste, un bon sens inébranlable, la main prompte et ferme.

Il peut nous faire sortir de l'impasse où nous nous trouvons accablés. Il nous a déjà tirés de plus d'un mauvais pas. A cet égard le passé nous répond de l'avenir. Laissons-le faire, aidons-le à écarter le danger qui nous menace.

Il vient une fois de plus de nous remettre sur la voie du salut. Aidons-le dans son œuvre et nous n'aurons pas à nous en repentir puisque nous avons à notre tête un premier magistrat d'une habileté et d'une poignée exceptionnelles, sachons en bénéficier et mettre à profit ses services; nous ne nous trouverons pas toujours à pareille aubaine. C'est ce que vous avez parfaitement compris et au nom de toute la communauté, au nom spécialement des contribuables dont je fais partie, je vous en remercie sincèrement et chaleureusement.

UN DE VOS ABONNÉS. Mme Armstrong reçoit tous les jours de 3 à 5 p. m. New Orleans Lighting Company, 532 rue du Camp.

LA CEREMONIE

Centenaire de Victor Hugo.

En même temps on aperçoit Mme Loubet et les femmes des ministres entrer dans une tribune placée au-dessus de celle des députés; les membres de la famille de Victor-Hugo se mettent dans une tribune située au-dessus de celle du Sénat.

La cérémonie officielle du centenaire de Victor Hugo s'est déroulée au milieu d'une grande pompe officielle. Dans Paris, où les grandes administrations avaient fermé leurs bureaux, il n'y a eu que peu d'animation; pas de démonstrations populaires; presque seuls les ministres, le Théâtre-Français et l'Opéra avaient pavés. Les promoteurs, assez nombreux dans les rues, surtout aux abords du Panthéon, avaient des allures très calmes, sans manifestations de sympathie bien marquée.

La cérémonie de la journée comprenait une solennité au Panthéon et une autre place Victor Hugo. Le soir, fête à l'Hôtel de Ville.

En entrant au Panthéon, on était frappé par le goût de la décoration; entre chaque colonne, des torchères dont les flammes elles-mêmes sont en bois peint; des galeries tombent de riantes draperies bleues; au centre de la coupole surgit, d'une touffe de feuillage et de fleurs, le buste de Victor Hugo, par David d'Angers. Devant le buste, une petite estrade sur laquelle les artistes ont lu des vers du poète. Partout des guirlandes et de grands cartouches sur le fond desquels se détachent les initiales de l'auteur de "La Légende des Siècles".

Le personnel de l'administration, de l'instruction publique et des beaux arts remplissait les fonctions de commissaire. La foule fut admise de bonne heure à pénétrer dans la nef du monument. Ce fut bientôt une impression grandiose. Cet immense vaisseau que le visiteur est si accoutumé à voir vide, prit tout à coup un caractère de vie intense.

Les personnages officiels, les membres du corps diplomatique, viennent se placer dans le chœur — il est difficile d'éviter ces expressions — dans les bas-côtés, à droite, les commissaires plaçant les délégations des écoles; à gauche, des délégations diverses. Sur une vaste estrade, dressée au fond du chœur, sont placées les délégations des Facultés puis viennent les représentants des grands corps de l'Etat et ceux de l'armée; la Cour de cassation, etc.

Les sénateurs et les députés vont s'asseoir dans des tribunes de la nef. On peut évaluer à 6,000 personnes le nombre des invités présents à la cérémonie. Le plus grand calme règne dans cette foule; aucun incident ne se produit, tout se fait dans le plus grand ordre.

Mais, voici que l'horloge sonne lentement dix coups. Un frisson passe dans cette foule qui devient anxieuse; tous les regards se tournent vers la porte monumentale que les huisseries viennent d'ouvrir.

M. Loubet, Président de la République, entre, accompagné du président du Conseil, et se dirige vers l'estrade qui lui a été réservée au milieu du chœur.

En même temps on aperçoit les députés, sur les humbles et les faibles, sur les enfants, qu'il se penche avec le plus de tendresse et d'amour. Son cœur bat de la vie universelle, de la vie orageuse des peuples et de la vie calme du foyer. Homme, il a senti et exprimé toutes les passions des hommes; aussi nul ne remua plus profondément l'âme des foules.

Batailleur infatigable, c'est à coups de chefs d'œuvre qu'il combat pour sa cause. Chef d'école, il crée une forme nouvelle de roman et de drame. Il fouille en pleine vie et fait jaillir des contrastes sociaux et moraux les émotions les plus poignantes.

Il a su faire, nous gravisons les plus fiers sommets où peut attendre l'âme humaine et nous plongeons jusqu'aux plus profonds abîmes où elle peut descendre.

Il est épique comme Homère et tragique comme Eschyle. Il a l'harmonie de Pindare, la fraîcheur de Théocrite et la verdeur de Juvénal. Il a de plus, car il est bien de sa race, l'imagination chevaleresque et tendre de ces bardes celtiques qui donnaient au monde les merveilleux récits qui ont bercé son rêve de gloire et d'amour.

Victor Hugo n'avait parcouru que la moitié de sa carrière et déjà il avait conquis le monde. Il semblait qu'il ne pût monter plus haut.

Pourtant, comme l'aigle blessé, il s'élève encore d'un coup d'aile. La douleur, la solitude et l'exil lui inspirent ses chants les plus beaux.

La République de 1848 est morte. L'apert de la Liberté git dans une mare de sang. L'empire est fondé. Tout se tait, la tribune et la presse. Comme si la force et la sécurité des gouvernements se mesuraient à "la grandeur du silence qu'ils ont fait autour d'eux".

C'est l'heure tragique où les volontés chancelent, où les consciences se troublent. Mais en France, c'est aussi toujours l'heure où le penseur solitaire se dresse et jette à la force triomphante le défi de la raison et de la justice indignées. Alors, des profondeurs de l'horizon monte la voix vengeresse du poète. Victor Hugo proscriit devient le consolateur de tous les proscriés, le déseigneur de tous les opprimés. La majesté du génie et de l'infortuné le fait l'égal des plus puissants. Partout où il y a un peuple à libérer, il tend la main, partout où il y a une détresse à secourir il accourt.

L'empire lui offre l'amnistie; il la repousse. Il dit: "Je rentrerai quand la liberté rentrera." Il revient en France après le 4 septembre, assez tôt pour s'enfermer dans Paris assiégé et pour vivre ces jours inoubliables où l'on meurt ce que peut tenter un grand peuple que la fortune des armes a trahi, mais qui ne veut pas mourir.

Son patriotisme s'exalte et s'exhale en strophes enflammées. Quand l'insurrection éclate, il fêtit l'aveugle fureur des assiégés qui tournent leur visage contre eux-mêmes. Mais quand l'heure des représailles sonne il implore la clémence du vainqueur.

Les dernières rumeurs de la guerre étrangère et de la guerre civile se sont tuées. Comblé de joies et d'honneurs, le poète a repris sa place au foyer natal.

La France est libre; elle a fermé ses blessures. Une démo-

cratie pacifique, digne et fière, toute pénétrée de solidarité humaine, s'organise. Le poète, joyeux, écoute et regarde. Un grand apaisement se fait en lui. Il ne dit plus: "Je veux combattre," il dit: "Béni soit qui me hait et béni soit qui m'aime." Sa pensée s'élève dans les régions sereines de la philosophie et de l'histoire, et il recommence son rêve interrompu par tant d'orages, le rêve que, pair de France, représentant du peuple, sénateur de la troisième République, il n'a jamais cessé de poursuivre, l'affranchissement de l'homme par la beauté et par la justice.

Religion de la Patrie, amour profond du peuple, voilà les assises sur lesquelles il veut bâtir la cité nouvelle. Nulle contradiction dans sa vie. Fils d'une Vendéenne et d'un soldat glorieux de l'empire, il est né au moment où le vieux monde s'écroulait, où un monde nouveau s'élevait sur ses ruines. Il a senti passer sur son front le souffle brûlant de la Révolution; il a vécu dans la tumulte des camps; il a eu "pour hochet le glaive d'or d'une épée". Il a chanté les fastes de la monarchie et l'opposé impériale, et il est républicain et démocrate. Il n'a rien renié de sa jeunesse. Il a franchi les mêmes étapes que son siècle; il a suivi l'âme de la France qui changeait et qui continuait sa marche vers l'idéal entré au grand jour de 89.

Traditionnaliste et révolutionnaire, il est logique. Il sait qu'il y a dans le passé de très grandes choses, toujours vivantes, qu'une nation ne saurait abandonner sans se déchoir. Mais il sait que les générations ne refont pas le chemin parcouru par leurs devanciers et qu'une force irrésistible les emporte vers le progrès.

Et, ayant longtemps vécu, beaucoup souffert, beaucoup lutté, il écrit sur son évangile philosophique et politique ces quatre mots qui désormais résumant pour lui toute la sagesse humaine: liberté, justice, concorde, pitié.

Il avait rempli sa tâche, ses destins étaient révolus. Un jour de mai, au penchant du siècle qu'il avait illuminé de son génie, le chœur sublime s'en vint doucement dans l'immortalité.

L'univers prit son deuil. La France lui fit des funérailles triomphales et ce n'est pas dans la sombre majesté d'une pompe funéraire, mais dans l'éblouissement d'une apothéose qu'il vint sur la montagne sacrée où il dort de l'éternel sommeil.

Au nom de la République française, je salue la mémoire du poète glorieux qui fit la pensée plus libre, la patrie plus grande et l'humanité meilleure.

Le public applaudit discrètement le discours de M. Leygues, et bien qu'il fut réglé par le protocole qu'aucun applaudissement n'aurait lieu à cette cérémonie, le public continuera dans la suite à applaudir.

Après M. Leygues, M. Gabriel Hanotaux, directeur de l'Académie française, se lève et prononce, avec une diction qui fait le charme de tous les assistants, un brillant discours.

Un autre centenaire. Un autre centenaire... qui, probablement, passera inaperçu. Le 24 juillet 1902, il y aura exactement cent ans que naquit Alexandre Dumas.

Sa sou bagage littéraire n'a pas la qualité de celui de Victor Hugo, il est cependant beaucoup plus volumineux, puisque Alexandre Dumas a laissé deux

cent cinquante-sept volumes de romans et vingt-sept de théâtre. Il a donné l'élan à une foule de collaborateurs, dont les principaux — généraux — sont: Auguste Maquet, Goubaux, Anicet Bourgeois, A. de Leuven, Brunswick, Paul Meurice, Paul Bouché, G. de Nerval, O. Feuillet, E. Souvestre, etc.

Il fonda deux journaux, la "Liberté" et le "Moi", et ouvrit le "Théâtre Historique", "pour offrir chaque soir à un peuple une page de notre histoire". On pourrait peut-être y songer quand l'heure viendra.

Un reliquaire de la vraie Croix. M. G. Schlumberger a exposé à ses confrères de l'Académie des inscriptions et belles lettres les grandes lignes d'une notice qu'il prépare sur un intéressant reliquaire byzantin qui se trouve conservé dans l'église du village d'Eynde, dans la Flandre occidentale, et qui lui a été signalé par MM. F. Oumont, de Bruxelles, et P. Bergmans, de Gand.

Ce reliquaire de la vraie Croix porte sur le revers d'une plaque d'or émaillée une belle légende en vers disant que la relique a été dédiée à la Vierge par une princesse du nom de Marie, très probablement une des cinq filles de l'empereur de Byzance, Alexis Comnène.

THEATRE CRESCENT. Miss Adélaïde Thurston est incontestablement une des plus brillantes étoiles de la scène américaine. Sa beauté, ses grâces personnelles, son talent lui ont conquis les sympathies des habitués du Crescent. C'est triomphalement qu'elle poursuit la série de ses représentations de "Sweet Clover" au Crescent.

Aujourd'hui, grande matinée et nouveau succès de cette ravissante pièce.

ST. CHARLES ORPHEUM. La foule se porte plus que jamais à l'Orpheum où l'attire le mystérieux automate que l'on appelle "Phros" et qui accomplit de véritables merveilles. Ce sont surtout les matinées qui sont brillantes cette semaine à l'Orpheum.

C'est l'heure où toutes les familles peuvent se rendre au théâtre et pas une n'y manque.

THEATRE AUDUBON. Les "Frères Comtes" — Corsican Brothers — poursuivent le cours de leurs succès devant des salles comblées. La reproduction de cette pièce a porté bonheur à la troupe Audubon. Mortimer Now et Miss Dalglish s'y font chaleureusement applaudir.

THEATRE TULANE. Il y a eu hier, au Tulane une excellente matinée. Gus Skinner et la troupe qui l'entourait ont donné une nouvelle représentation de "Francesca Da Rimini". La foule était émue et le succès a été incontestable, comme depuis le commencement de la semaine, du reste. Ce succès s'explique aisément. Rarement le parterre s'est trouvé à pareille fête — un chef-d'œuvre interprété par une troupe d'élite. Le soir même spectacle, même foule. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine.

GRAND OPERA HOUSE. Les "Dominos Roses" — Pink Dominos — permettent à la troupe Baldwin-Melville de se présenter au public sous un nouveau jour: cela la rapproche des amateurs, aussi le succès est-il grand.

Ajoutez que la levée de rideau: "Night and Morning", qui précède la pièce est une des meilleures inspirations de Dion Boucicault.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Par Georges Madaqua.

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INEDIT

PREMIERE PARTIE.

EVE-ROSE.

Suite.

pâle visage, où la bouche semblait morte, un regard pour elles deux, regard que ne devait jamais oublier Jules Terrenas et le docteur Saussaye, empreint de détresse sans bornes, de douleur sans nom, de révolte aussi, terrible.

— Au revoir, mes adorées, au revoir, je n'ai plus que vous, mes bien-aimées, me n'oubliez pas... Soyez sages... dites... dites une prière... une prière au petit Jésus.

Elle eut un mouvement comme pour venir à elles, que leur gouvernant retenait par la main. Mais ces chers visages mouillés de pleurs contre sa sien, ces petites poitrines soulevées de sanglots, contre sa poitrine, ces baisers donnés et reçus...

C'était la défaillance suprême. Elle reprit sa marche, elle s'enfuit, poursuivie par les cris désespérés: — Maman! maman! Quelques instants plus tard, une voiture emportait madame Valluzer et les agents vers le Palais de Justice.

Boulevard Maiesherbes, dans la loge, c'était la consternation. Mireille pleurait, répétant: — Pauvre femme! Quelle infamie! — On dans un accès de colère: — Bien sûr qu'il y a un complice, on le connaît... Mais ce n'est pas elle! — Et haut, les domestiques, atterrés, étaient prévenus d'avoir

à se tenir à la disposition de la justice. Une demi-heure après le départ de la jeune femme, soutenu par Terrenas et son valet de chambre, Jacques Valluzier, débarrassé sur ses jambes, un brouillard épais devant les yeux, absolument inconscient, quittait, suivi du docteur Saussaye qui emmenait auprès de sa femme, les jumelles et leur gouvernante, l'appartement où quelques semaines encore apparaissant, dans le confort, l'élégance, la vie active qui brûle les heures, sans livrer place même au souci, deux êtres s'amaient et étaient heureux.

IV Vers les deux heures de l'après-midi, madame Bonenfant, qui venait de prendre des mains du facteur, sur le seuil de sa loge, plusieurs lettres et journaux, vit entrer non sans une impression désagréable, quoiqu'elle s'attendit à cette visite, M. Truchon, le propriétaire.

C'était fatal. M. Truchon ne passait pas deux jours, à moins d'indisposition le retenant à la chambre, sans visiter ses immeubles, et surtout celui-ci, le plus beau, le plus important et le moins lucratif.

C'était sa seule occupation. Homme actif, habitué au travail, en se retirant de la "marine" il se créait, heureux-

ment pour lui, ce travail, de la gestion, de la surveillance de ses immeubles. Le désastre l'eût tué. Mais ses locataires lui donnaient suffisamment du fil à retordre pour occuper son existence.

M. Truchon, fort brave homme, très terre-à-terre, et malgré le vernis qu'avaient de lui donner sa fille Ernestine et son fils Ernest, tous deux absolument "fin de siècle" et prometteurs de devenir les enfants prodiges d'un père économiste, demeuré tout à fait rudimentaire, gardait avec ses inférieurs une brusquerie et un franc-parler, qu'il reprenait vite d'ailleurs avec ses égaux.

Ses maisons, c'était sa passion et son souci. Il s'arrêta sous le vestibule, vaste, aux colonnes de marbre, avec, au fond, la large porte à vitraux donnant sur la cour.

La concierge n'osait point rentrer. Elle attendait. Etait-il de bonne humeur? Allait-il, comme disait Mireille, leur donner leur sac aujourd'hui?

M. Truchon représentait à ses yeux le pouvoir; c'était le potentat devant lequel on n'a qu'à s'incliner. L'argent ne vous délivre-t-il pas tous les droits? Il devait connaître le scandale, la chose de ce matin, l'arres-

tation de madame Valluzier. Et ça n'allait pas l'engager à la patience. L'ancien commerçant frappa par trois fois de sa canne les dalles sonores, et s'adressant autant à soi-même qu'à la brave femme: — Pour être un bel immeuble, il n'y a pas à tortiller, c'est un bel immeuble! Je n'entre pas une fois ici sans me le répéter... Pent-on plus grandiose que ces colonnes? Et je mange de l'argent tous les jours! Il faut que ça finisse... Y a-t-il enfin quelque chose de fait?

La concierge avança de trois pas jusqu'à lui. — Il est venu hier un monsieur qui doit revenir. — Un monsieur qui doit revenir... constamment, parbleu! Il en vient qui ne reviennent pas... Pour changer, toujours la même chose? — Ma foi! toujours, monsieur. — Vous parlez, ma parole! comme si ça ne vous touchait pas.

Il passait devant elle pour entrer dans la loge. Et derrière lui, la concierge, décidée à lui tenir tête: — Monsieur, nous n'y pouvons rien; en somme, toute la cour est louée, des écuries aux mansardes; sur le devant, il n'y a plus que ces deux appartements. — Et vous comptez ça pour rien, l'un de huit mille, l'autre de sept mille?... — Ça viendra, voyons, ça viendra... — Vous vous moquez de moi, avec vos ça viendra! On est concierge, c'est pour louer, ou on s'en va. — On s'en va, monsieur. — Moi, je partirais tout de suite, si en m'en disant autant! exclama une voix fraîche, timbrée de colère, venant de la pièce du fond.

Et une blonde enfant, un chapeau de feutre canotier sur ses cheveux éparpillés, en robe et veste de chevotite gros-bleu, un boa au cou, un rouleau à musique à la main, passa en coup de vent, en lui lançant un regard noir, devant M. Truchon. — Celui-ci, quoiqu'il souffrât, porta la main à son chapeau. La jeunesse a son attrait, même pour les propriétaires grincheux. — C'est votre fille? demanda-t-il, comme elle disparaissait dans le vestibule. — Oui, monsieur. — Charmante!... Mais bien mal élevée... Qu'est-ce qu'elle porte donc à la main?... de la musique? — Elle donne des leçons de piano, dit précipitamment madame Bonenfant, lançant à son époux, qui venait d'entrer et qui peut-être dit une bêtise — Bonenfant avait la langue assez longue — un regard lui enjoignant de la prudence. — Comment! Vous en faites

une pianiste! — Nous n'avons qu'elle, monsieur, et elle s'est toujours fait aimer par où elle a passé... On lui a donné des leçons pour rien. L'ex fabricant de margarine se croisa les bras, et désignant le mari et la femme, elle pas jeune, avec ses cheveux teints au cosmétique, sous sa coiffure de dentelle noire à nœud jaune, n'ayant jamais été jolie, très bien tenue, comme il le fait dans la loge d'une maison dont les appartements ne sont pas bon marché, lui franchement vieux, laid hérisse, la figure longue et les joues rouges, ressemblant à un diable qui sort d'une boîte. — Je me demande comment vous avez fait tous les deux pour avoir une fille comme celle-là. Ils eurent l'un vers l'autre un regard vaillant. — On l'a eue tout de même! grommela l'homme d'une voix nasillard.

Et M. Truchon, de tomber sur les parents qui n'ont pas les moyens, et qui aiment mieux faire de leurs enfants des demoiselles ou des messieurs, que de leur donner un bon métier. Elle serait moins heureuse à courir le cachet, leur fille, qu'à garnir des chapeaux ou à confectionner des robes. — Des professeurs de musique? il y en a maintenant autant que d'élevés, mes pauvres gens! et elle a déjà des leçons; à com-

ment pour lui, ce travail, de la gestion, de la surveillance de ses immeubles. Le désastre l'eût tué. Mais ses locataires lui donnaient suffisamment du fil à retordre pour occuper son existence.

M. Truchon, fort brave homme, très terre-à-terre, et malgré le vernis qu'avaient de lui donner sa fille Ernestine et son fils Ernest, tous deux absolument "fin de siècle" et prometteurs de devenir les enfants prodiges d'un père économiste, demeuré tout à fait rudimentaire, gardait avec ses inférieurs une brusquerie et un franc-parler, qu'il reprenait vite d'ailleurs avec ses égaux.

Ses maisons, c'était sa passion et son souci. Il s'arrêta sous le vestibule, vaste, aux colonnes de marbre, avec, au fond, la large porte à vitraux donnant sur la cour.

La concierge n'osait point rentrer. Elle attendait. Etait-il de bonne humeur? Allait-il, comme disait Mireille, leur donner leur sac aujourd'hui?

M. Truchon représentait à ses yeux le pouvoir; c'était le potentat devant lequel on n'a qu'à s'incliner. L'argent ne vous délivre-t-il pas tous les droits? Il devait connaître le scandale, la chose de ce matin, l'arres-